

Cordemoy et la limpidité du style ou comment la justesse de l'écriture doit conduire à la vérité

Sylvie Freyermuth
Université de Metz,
Centre « Écritures », E.A. 3943,
Équipe Michel Baude — LS
sylviefreyermuth@aol.com

Géraud de Cordemoy [1626-1684], le second disciple de Descartes¹ après Jacques Rohault², fait partie des cartésiens de la « deuxième génération »³ qui, en dépit des controverses et des condamnations à l'encontre de la philosophie de leur maître, s'appliquent à en transmettre l'esprit⁴. Cordemoy s'inscrit dans l'intervalle qui sépare le rationalisme de Descartes de l'occasionalisme⁵ de Malebranche et explicite ses positions théoriques sur l'union du corps et de l'âme dans quatre textes⁶ dont je retiendrai particulièrement le *Discours physique de la parole* (1668) ; le philosophe – à ce moment entré depuis un an au service du Dauphin en qualité de lecteur⁷ – y expose en effet, dans un binarisme très présent, sa théorie sur les rapports qu'entretiennent la parole et l'âme, la première se subdivisant elle-même en deux constituants : la voix (directement liée à l'ouïe) et la signification.

Cette question n'est pas éloignée de mon propos, puisque c'est cette théorie même qui se trouve au fondement de la conception de la rhétorique de Cordemoy, qu'il appelle encore « physique de l'Eloquence ». Tout comme le fera Malebranche, lui aussi héritier de Descartes, Cordemoy prône un idéal de clarté, très éloigné de la rhétorique comprise comme un art de

¹ R. Descartes, *Discours de la méthode* [1637], (2000), Paris, GF Flammarion.

² Sans oublier Louis de La Forge.

³ Cf. *Histoire de la philosophie française* (2002), sous la direction de D. Huisman, Perrin, Paris, et *Histoire de la philosophie II*, vol. 1 (1973), sous la direction d'Y. Belaval, Gallimard, « Folio- Essais », Paris.

⁴ Pour cette question voir Anstey, Peter, compte rendu de l'ouvrage de Tad Schmaltz, Radical Cartesianism : *The French Reception of Descartes*, Cambridge University Press, 2002. In *Notre Dame Philosophical Reviews*, 2003 ; Van Damme, Stéphane (2002), « Restaging Descartes. From the Philosophical Reception to the national Pantheon ». In *Blumenthal Lectures*, n.p.

⁵ Cf. Le Ru, V. (2003), *La crise de la substance et de la causalité : des petits écarts au grand écart occasionaliste*, Paris, CNRS-philosophie.

⁶ *Discernement du corps et de l'âme* (1666), *Discours physique de la parole* (1668), *Lettre au Père Cossart sur la Genèse* (1668), *Divers traités de métaphysique, d'histoire et de politique* (1691, posthumes).

⁷ Antoine, D., (2000), « Langage et pouvoir chez Géraud de Cordemoy ». In Moreau, P.F. et Robelin, J., (éds) *Langage et pouvoir à l'âge classique*, p. 207-245, Presses universitaires franc-comtoises, Besançon.

l'ornement qui obscurcit le propos⁸ et le rend inapte à la représentation de la vérité parce qu'il égare les esprits en sollicitant exagérément les passions et les sens. Dans cette perspective, je souhaite montrer que l'écriture de Cordemoy s'enracine aux antipodes de l'esthétique baroque⁹, dont les excès sont le fait d'une fausse éloquence qui étouffe la vérité et lui fait écran, au lieu que la vraie en facilite l'accès¹⁰. Comme le soutient Cordemoy, cette recherche de l'expression juste est indissociable de l'exigence d'intégrité à laquelle doit se soumettre l'orateur : « [...] j'examine même sans entrer dans la Morale, pourquoy l'Orateur doit être homme de bien, & ce que le mensonge peut diminuer de la force ou de la grace de son action. » (Préface du *Discours physique de la parole*, point 6).

L'analyse que je conduirai dans le présent travail ne sera pas celle d'un philosophe. En effet, la méthode qui est mienne depuis longtemps sera celle du stylisticien et du rhétoricien qui adapte ses interrogations à la spécificité de chaque texte abordé, méthode qui se trouve du reste corroborée par celle de V. Le Ru, qui affirme (op. cit., p. 8) :

De fait, la lecture des travaux récents en histoire de la philosophie et en histoire des sciences aux XVII^e et XVIII^e siècles montre que, pour étudier le détail des textes, il faut les aborder empiriquement et tenter d'en faire émerger la logique et les articulations immanentes, à la façon dont un préhistorien sait lire aujourd'hui un site comme un manuscrit, page par page, couche par couche.

V. Le Ru (op. cit., p. 8) cite également Leroi-Gourhan (1983, p. 24), pour expliquer la nécessité de prendre en considération tous les détails qui, en éclairant les articulations, produisent le sens. Ce souci de la constitution du discours est au centre de ma méthode d'analyse, et c'est selon cette orientation que je propose d'aborder le *Discours physique de la parole*. J'y étudierai notamment l'inscription dans l'écriture du *je* du philosophe, point d'ancrage égocentré de l'expérimentation, et je montrerai ensuite que cette approche empirique va de pair avec un raisonnement livré dans son évolution, témoignant ainsi, au sein d'un style dépouillé, du souci de mener le lecteur le plus rigoureusement vers la vérité.

⁸ Cf. Kapp, V. (1999), « L'apogée de l'atticisme français ou l'éloquence qui se moque de la rhétorique ». In *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne, 1450-1950*, publiée sous la direction de Marc Fumaroli, Paris, PUF, p. 707-786 et Robinet, A. (1978), *Le langage à l'âge classique*, « Horizons du langage », Paris, Klincksieck.

⁹ Quoique l'on ait pu voir notamment dans le traité *Des moyens de rendre un État heureux*, une forme baroque dans l'agencement du texte en sablier, jouant sur le double mouvement de l'amplification et de la condensation autour d'un axe central de symétrie. Cf. Freyermuth, S., (à paraître en 2006, in *Le livre de sagesse : le registre*), « Géraud de Cordemoy et la parole didactique, ou *Des moyens de rendre un État heureux* ».

¹⁰ Cf. Kapp, V. (1999). In Fumaroli (op. cit.), p. 707.

L'écriture du sensible

Compte tenu de l'ampleur du *Discours*, l'étude concerne essentiellement les pages *incipit*¹¹ dont les propriétés sont emblématiques de l'ensemble du texte lui-même. L'écriture de Cordemoy présente une première régularité : l'omniprésence de la première personne¹² incluse dans une isotopie de l'observation dont la source est la conscience qu'a le philosophe de sa propre existence, relativement aux êtres et aux animaux auxquels il ne cesse de se comparer. Ainsi, on peut relever une dichotomie lexicale qui affecte les verbes de perception et qui signifie le passage de l'appréhension du sensible à son analyse par la raison. Dans l'exemple suivant, la première acception de *voir*, au sens de constater *de visu*, est liée à tout ce qui relève du Corps et de ses manifestations :

[...] *je vois*¹³ qu'ordinairement ils [ces Corps] sont transportez vers les lieux, où l'air me semble le plus propre à entretenir par la respiration une juste temperature dans le sang ; *je vois* qu'ils se reculent également des endroits où le froid pourroit trop retarder le mouvement, & de ceux où le chaud le pourroit trop exciter ; *je vois* qu'ils fuient souvent avec effort la rencontre de beaucoup d'autres Corps, qui me paroissent d'une figure, & dans un mouvement capable de les détruire ; *je vois* aussi qu'ils s'approchent de ceux qui leur peuvent être utiles ; & toutes ces actions me paroissent faites avec un discernement, tel que je le trouve en moy quand je fais les mêmes actions. (*Discours physique de la parole*, p. 4-5)

Ce passage est exemplaire des caractéristiques annoncées. On remarquera tout d'abord l'anaphore rhétorique du verbe *voir* à la première personne du présent de l'indicatif qui ponctue les quatre phases d'observation du déplacement des Corps, dont le regard du philosophe est le point de départ : *je vois / ils sont transportés vers ; ils se reculent ; ils fuient ; ils s'approchent*. Les deux mouvements d'approche encadrent les deux mouvements de fuite, formant en cela un chiasme. Or ces déplacements réalisés par le délocuté de l'énonciation trouvent tous leur place au sein d'une subordonnée complétive (*je vois [que P]*) dont chacune est expansée par une proposition subordonnée relative, à valeur locative dans les deux premières occurrences, et adjective dans les deux dernières. Le chiasme se trouve conforté par la coordination qui amplifie les deux relatives centrales représentant les deux types employés (locative + adjective). En outre, chacun des trois premiers mouvements appréhendés par l'observation est modalisé par un adverbe : *ordinairement, également,*

¹¹ Je ne traiterai pas de l'*Epistre au Roy* qui ouvre le *Discours*. Je renvoie pour cette partie à J.-F. P Bonnot (2005- a,b), « 'La Poésie est une échole de toutes les Passions que condamne la Religion' : prédication et engagement politique et religieux en France au XVII^e siècle », Presses Universitaires de Rennes, p. 99-109, et plus particulièrement p. 105 ; « Rhétorique politique de quelques discours de laudation au XVII^e siècle ». In *Rhétorique des discours politiques*, P. Marillaud – R. Gauthier (éds.), CALS/CPST, Toulouse-Le Mirail, p. 55-65.

¹² On reconnaît chez Cordemoy l'usage de la première personne qu'en faisait son maître Descartes dans le *Discours de la méthode*. Par ailleurs, Descartes affirme dans la deuxième *Méditation* : « *Ego sum, ego existo* », se plaçant ainsi au fondement de la réflexion et de l'expérimentation.

¹³ Je souligne par l'italique.

souvent. Le quatrième adverbe porte sur la perception de l'énonciateur, ce qui équivaut au marqueur chronologique d'énonciation *enfin* qui viendrait clore l'énumération des observations ; du reste, la période prend fin avec la coordination qui récapitule l'ensemble des mouvements, grâce à l'anaphore résomptive *toutes ces actions* :

je vois aussi qu'ils s'approchent [...] et toutes ces actions me paroissent faites avec un discernement, tel que je le trouve en moy quand je fais les mêmes actions. (*Discours physique de la parole*, p. 4-5)

On remarque que plus l'observateur est proche des Corps et plus il emploie des verbes de perception montrant qu'il voit, comme est capable de le faire tout être vivant ; inversement, plus il fait intervenir la réflexion et l'intention d'une analyse rationnelle et plus la vision traduit un approfondissement : *voir* s'oppose alors à *observer*, *examiner*, *appercevoir*¹⁴. Il s'agit d'ailleurs de la seconde acception que possède le verbe *voir*. On aurait envie de dire que la dichotomie Corps/Ame¹⁵ se révèle à travers le cloisonnement des verbes de perception en deux catégories bien distinctes, comme le prouve la phrase introductrice du passage que nous venons d'examiner :

Il faut donc que *j'observe* ces Corps de plus-prés, & que *j'examine* si *je n'appercevray* par aucune de leurs actions, qu'ils soient regis par des *Ames* : je vois qu'ordinairement ils sont transportez vers les lieux [...]

Les trois verbes employés contiennent un sème d'intentionnalité : *observer* implique une volonté de détailler attentivement qui présuppose une hypothèse, *examiner* lié à *appercevoir* indique un stade plus avancé dans la démarche entamée par l'observation. On s'aperçoit que ces verbes mènent à la considération de l'action de l'Ame. Il en va ainsi de la première phrase de ce passage *incipit* qui donne le ton à la suite du *Discours* en confrontant dans la proposition principale et dans sa subordonnée *voir* et *appercevoir* :

Entre *les Corps* que je vois dans le Monde, *j'en apperçois* qui sont en toutes choses *semblables au mien*, & j'avouë que j'ay grande inclination à croire qu'ils sont *unis à des Ames comme la mienne*. (p. 1)

Cordemoy poursuit, distinguant cette fois les actions du Corps de celles de l'Ame, et emploie la périphrase verbale *je viens à considérer* :

Mais quand *je viens à considérer* que mon *Corps* a tant d'operations distinctes de celles de mon *Ame*, [...] *je vois* mêmes que suivant le bon sens je seray obligé de croire qu'il n'y a *point d'Ame*

¹⁴ Orthographe de l'époque.

¹⁵ De nombreuses lettres échangées entre Descartes et le Père Mersenne témoignent du souci que donnait au philosophe la question de l'union ou de la séparation de l'Ame et du Corps. Dans son article consacré à Descartes et à ses successeurs, Geneviève Rodis-Lewis (« L'Age classique. Descartes ». In *Histoire de la philosophie*, II, tome 1, p. 364-403, Paris, Gallimard, 1973) signale tout particulièrement la lettre du 25 novembre 1630 dans laquelle Descartes parle du « commencement de métaphysique » où étaient prouvées « l'existence de Dieu, et celle de nos âmes lorsqu'elles sont séparées du corps » (op. cit., p. 370). Mais Descartes n'a pas le temps d'apporter une réponse ferme à cette question qui continuera de le préoccuper, car la mort l'arrache à ses méditations le 12 février 1650 à Stockholm. Ses continuateurs poseront comme acquise la distinction âme/corps, mais leur jonction demeure problématique (cf. G. Rodis-Lewis, op. cit., p. 392).

en eux, s'ils ne font que les choses, dont j'ai reconnu en moy-même que le *Corps seul* peut-être la cause. (p 2)

En d'autres termes, ce qui concerne l'extérieur doit être exprimé par un lexique propre aux sens, alors que ce qui touche l'intériorité, à savoir la raison liée à l'Ame, fonctionne avec des verbes qui traduisent un regard dans lequel entre une faculté de jugement, et donc le commencement d'une interprétation. Cela semble logique, pourrait-on rétorquer, mais ce qui paraît aller de soi n'a rien d'une obligation, car Cordemoy aurait fort bien pu utiliser le verbe *voir* pour parler de la reconnaissance de l'Ame, comme l'y aurait autorisé la seconde acception du verbe, ou employer des procédés tels que la métaphorisation pour le Corps – ce qu'il ne fait pas. Dans les dix pages qui constituent la première séquence du *Discours*, on pourrait ainsi établir deux paradigmes verbaux distingués selon la présence ou l'absence dans leur contexte immédiat des entités *Corps* et *Ame*. Le premier ne contiendrait par force qu'un seul verbe (mais est-ce encore un paradigme ?), *voir* lié au Corps ; le second rassemblerait tous les verbes qui dénotent à des degrés divers l'examen critique¹⁶. Pour corroborer mon observation, il apparaît que lorsque le philosophe dépasse le stade de l'observation des Corps, et qu'il fait intervenir la raison, c'est-à-dire la manifestation de l'Ame dans le jugement qu'il construit, le verbe *voir* est totalement absent du texte, comme dans le passage allant des pages 7 à 10.

En mettant en évidence une nette distinction entre deux sortes de perception – *voir* d'abord des Corps par les sens et, dans un deuxième temps, *remarquer*, *distinguer*, *discerner* dans ces Corps la présence d'une Ame en faisant intervenir la raison –, Géraud de Cordemoy se préoccupe d'offrir en quelque sorte une transparence à la langue au sein de son discours. A partir de cette écriture, le rhétoricien stylisticien peut se tourner vers les spécialistes de la philosophie afin de les interroger.

Le raisonnement en mouvement

La *Préface* est exemplaire en ce qu'elle propose un condensé de la méthode d'expérimentation explicitée dans le texte. Raison pour laquelle je m'y attacherai. En 16 feuillets, elle donne à lire une introduction qui a pour vocation d'établir un *continuum* avec les travaux précédents en rappelant en une phrase les conclusions de la démonstration antérieure. Cette continuité demeure le fil conducteur qui relie sans faillir les sept points du développement de la démonstration. Ainsi, chaque début de paragraphe occupe un double

¹⁶ En revanche, dans le *Discours de la méthode*, Descartes n'hésite pas à employer le verbe *voir* dans sa deuxième acception. Il possède alors le sens de *comprendre*, *se rendre à l'évidence* concernant des abstractions et non des éléments du monde sensible.

statut : il réalise la suite chronologique par un balisage textuel et reprend des notions présentes dans la fin du paragraphe précédent, assurant ainsi la progression de l'observation et du raisonnement¹⁷. La Préface s'achève sur une conclusion, dont la dimension critique présente le philosophe sous le jour de l'honnête homme, soucieux de se limiter à son sujet et offrant avec modestie le fruit d'un travail qu'il a voulu agréable autant pour le lecteur que pour lui-même :

J'aurois pû aller plus avant en cette recherche, mais ne m'étant proposé que d'examiner ce qui sert à la parole, j'ai creû devoir finir [...] : je souhaiterois que le discours que j'en ay fait, fust aussi agreable aux autres, que me l'ont été les reflexions, qu'il m'a obligé de faire. [...] (Discours, Préface, p. 15)

Je souhaite à présent revenir sur le discours lui-même en interrogeant d'abord ses stratégies énonciatives, puis le résultat attendu de leur mise en œuvre. Par de nombreux aspects, le texte présente un rythme binaire. Ainsi, dans l'introduction de la Préface, qui me semble donner le ton à la suite de la présentation du raisonnement, Cordemoy oppose les termes d'une temporalité duelle (précédemment / maintenant), soutenue par la figure de la répétition avec parallélisme :

J'ay proposé dans les six discours, qui ont precedé celuy-ci, le moyen de se connoître, [...] ; je propose maintenant le moyen de connoître les autres, [...] (ibid., p. 1)

Outre l'opposition aspectuelle portant sur le même verbe (*proposer*), la répétition du syntagme *le moyen de connoître* accompagne le passage de soi vers les autres. La répétition fonctionne également sur une notion-clef de ce passage, et donne à voir une variation morphologique sur *discerner* (V / Subst.), qui consiste en une distinction opérée par la raison, afin de séparer ce qui relève de l'Ame de ce qui tient du Corps, le terrain de cette confrontation étant tout d'abord soi, puis la Parole. Cette discrimination propre à l'exercice de la raison est lisible notamment dans le point 2 (p. 5 : *discerner* ; p. 6 : *distinction*) ; au fondement même des réflexions du philosophe, cette dichotomie Corps/Ame semble s'actualiser dans le texte qui en offre une mimèsis.

Le phénomène de répétition avec variations est repérable dans les 7 points du développement. Ainsi, point 2, p. 3-4, l'énumération des signes des passions – *ces mouvements d'yeux ou de visage, & ces cris* – est reprise par les trois substantifs juxtaposés et coordonnés – *le visage, les yeux ny la voix* – reproduisant la succession :

[*ces N de/ N coordination de N*] juxtaposition + coordination *ces N*

[*le N juxtaposition les N coordination négative la N*]

La répétition lexicale est également fréquente, par exemple, point 2, p. 4 :

¹⁷ Les contraintes de la publication m'interdisent de produire les occurrences.

je remarque qu'ils sont naturellement joints aux passions [...] ; *je remarque aussi* que cette façon de s'expliquer [...].

Tout comme l'est la coordination dans la Préface, qui autorise une structure de phrase arborescente :

Je tire aussi de-là, dequoy me convaincre, que les bestes n'ont pas besoin d'une ame pour crier, ny pour étre émeuës par des voix [...] (I) ; & que si le cry de celles qui sont d'une même espece, les dispose à s'approcher (1), & fait reculer celles qui sont d'une autre espece (2), on n'en doit chercher la cause que dans leur corps (A), & la differente construction de leurs organes (B) (II) ; (point 4, p. 8-9)

Je me limite à cet exemple, mais le reste du paragraphe est construit sur le même schéma.

Ces éléments mettent en évidence des structures et un lexique peu variés, que renforce la répétition avec parallélisme, et comme nous avions déjà constaté dans la première partie que les verbes limités aux sens de *voir* (visuellement) et *discerner* (par la raison) se répartissent en deux paradigmes, j'avance que les caractéristiques stylistiques du discours de Cordemoy miment la dualité Corps/Ame¹⁸.

Enfin, dernier point, la préface de Cordemoy est rédigée dans le système temporel qui articule le présent et le passé composé de l'indicatif, comme si le philosophe commentait le contenu de son ouvrage dans une temporalité contemporaine de celle du lecteur. Le reste du discours fonctionne sur le même procédé : le passé composé dénote un procès dont l'effet perdure dans le *hic et nunc* de l'énonciateur, usage qui, à cette époque, succède à celui de la règle des 24 heures. Outre cette extension du spectre temporel, l'opposition aspect accompli / aspect inaccompli prend une part importante dans la présentation de la démarche philosophique, car elle indique le franchissement d'une étape du raisonnement et son intégration dans le processus de recherche de la vérité. Par exemple :

« *je suis enfin obligé* d'admettre [...] & *de reconnoître* [...] (point 1, p. 3).

Dans la suite *ayant reconnu* [...] » (point 2, p. 3).

La progression se lit également dans la succession de verbes tels que *j'observe / je découvre* (point 2, p. 4), et dans l'approfondissement de la démarche : « Après quelques réflexions [...] je m'applique, *pour mieux connoistre encor* ce que c'est que la parole [...] » (point 3, p. 6).

¹⁸ Attachée à la Parole, cette dichotomie établie par Cordemoy préfigure déjà de manière singulière la dualité saussurienne du signe linguistique. En effet, le philosophe cartésien affirme (point 4, p. 9) : « [...] dans la parole il y a toujours deux choses, scâvoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, & la signification ou l'idée qu'on y joint, qui ne peut étre que de la part de l'Ame. » Cela rappelle la distinction que le linguiste établit entre le signifiant qui est l'enveloppe sonore, et le signifié qui est le sens conceptuel qui s'y rattache.

Le souci de la marche vers la vérité se décode aussi dans l'appréhension des champs d'investigation, comme en témoigne l'examen de la physiologie de la parole, en production d'abord, puis en réception (point 3, p. 6-7) :

Je considere *en celuy qui parle*, la maniere dont l'air entre dans ses poumons [...]. J'observe avec la même exactitude, l'effet que produit le son, dans l'oreille & dans le cerveau *de celuy qui écoute* ; [...]

La minutie et l'égalité dans l'attention réservée aux phénomènes décrits sont les garantes de leur validité.

Convaincre autrui après s'être convaincu soi-même

On peut à présent légitimement s'interroger sur la raison d'être de telles propriétés discursives. Cordemoy développe une méthode d'analyse qui, on pouvait s'y attendre, renvoie un ample écho à celle de Descartes. Là où l'on voit une actualisation du rationalisme cartésien, on aperçoit aussi les formes d'une démonstration qui paraît logique. C'est ce que j'avais montré dans une précédente étude sur le traité *Des moyens de rendre un État heureux* (in *Divers traités de métaphysique, d'histoire et de politique*, 1691)¹⁹. Mais tout comme c'était le cas pour ce discours didactique, ce qui semble être du ressort d'une démonstration détaillée dans sa chronologie relève en réalité de l'argumentation. En effet, comme l'affirme Perelman²⁰:

[...] le but d'une argumentation n'est pas de déduire les conséquences de certaines prémisses, mais de provoquer ou d'accroître l'adhésion d'un auditoire aux thèses qu'on présente à son assentiment [...]. (2002, p. 28)

Mais on ne peut convaincre correctement autrui que si l'on est parvenu à se convaincre soi-même du bien-fondé de sa démarche. C'est le sens de cet extrait des *Méditations* de Descartes²¹ dont on sait à quel point elles ont influencé Géraud de Cordemoy :

J'exposerai premièrement dans ces Méditations les mêmes pensées par lesquelles je me persuade être parvenu à une certaine et évidente connaissance de la vérité, afin de voir si, par les mêmes raisons qui m'ont persuadé, je pourrais aussi en persuader d'autres.

Or les caractéristiques discursives mises en évidence dans le *Discours physique de la parole*, mettent en lumière cette nécessité d'égocentrer les spéculations, et Cordemoy déclare dans le premier point de sa Préface :

Pour commencer cette recherche plus seurement, je ne raisonne que sur ce que j'ay reconnu en moy-même dans le sixiéme dicours, & comme si je n'avois encore jamais été asseuré, qu'il y eust d'autres hommes que moy, je m'arrête d'abord à considerer s'il est necessaire, que tous les Corps que je voy semblables aux mien, soient unis à des Ames comme la mienne ? me proposant de ne le

¹⁹ Cf. Freyermuth, S., (à paraître), « Cordemoy et la parole didactique, ou *Des moyens de rendre un État heureux* ».

²⁰ Perelman, Ch. (2002), *L'empire rhétorique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.

²¹ Il s'agit d'un extrait de la Préface des *Méditations*, relevé par Perelman in *Œuvres philosophiques*, éd. Alquié, Paris, Garnier, t. II, p. 353.

pas croire, à moins que j'en aye des signes si évidens, qu'il ne me soit plus permis d'en douter ; [...] (point 1, p. 2)

Cependant, on est obligé de constater que le raisonnement se fonde sur une observation du sensible que dirige la raison, et qu'en cela il est éminemment subjectif. D'ailleurs Cordemoy parle de *croyance* et de *doute*, deux notions totalement étrangères au raisonnement logique. Perelman parle dans ce cas d' « arguments quasi-logiques » (2002, p. 79) qui s'opposent aux raisonnements formels et aux démonstrations contraignantes :

Ce manque de rigueur et de précision de l'argument quasi-logique pourra paraître une faute de logique : mais cette accusation n'est pertinente qu'à l'égard de celui qui prétend procéder par voie démonstrative. Les raisons que l'orateur développe en faveur de sa thèse sont d'une autre nature : il ne s'agit pas de démonstration correcte ou incorrecte, mais d'arguments plus ou moins forts. (op. cit., p. 79)

Ainsi, on peut raisonnablement penser que Cordemoy, convaincu de la validité des conclusions auxquelles il est parvenu, s'efforce d'emporter l'adhésion de son auditoire par la restitution de son cheminement. Il ne peut mieux le dire qu'il ne le fait dans le point 6 de sa Préface :

j'examine même sans entrer dans la Morale, pourquoy l'Orateur doit être homme de bien, & ce que le mensonge peut diminuer de la force ou de la grace de son action.

A travers l'évocation du mensonge, Cordemoy fait l'apologie de la sincérité qui doit conduire, assistée par la raison, à la vérité, et c'est à cette seule condition que l'interlocuteur lui accordera sa foi. Perelman l'explique en ces termes :

[...] l'orateur ne peut choisir comme point de départ de son raisonnement que des thèses admises par ceux auxquels il s'adresse. En effet, le but de l'argumentation n'est pas, comme celui de la démonstration, de prouver la vérité de la conclusion à partir de celle des prémisses, mais de transférer sur les conclusions l'*adhésion* accordée aux prémisses. (Perelman, op. cit., p. 41)

Ma conclusion ira dans ce sens, qui interprète la rhétorique de la clôture de la Préface du *Discours*. Celle-ci échappe totalement à l'univers de la démonstration logique, mais exploite au contraire tous les ressorts pragmatiques de la langue naturelle. Cordemoy, redevenu homme de Cour, y attire son lecteur en le considérant d'une certaine façon comme son alter ego : « je souhaiterais que le discours que j'en ay fait, fust aussi agreable aux autres que me l'ont été les réflexions, qu'il m'a obligé de faire. » Et le plaisir éprouvé au travail spéculatif entre dans le *topos* de l'honnête homme : « J'avoue qu'elles ont fait tout mon divertissement pendant ces dernieres vacations ; [...] le plaisir que j'y ay trouvé, me sollicite puissamment, à passer de même toutes les heures, où il me sera permis de me divertir. » Mais c'est assurément dans la chute que se manifestent toute la finesse et le redoutable pouvoir perlocutoire des propos de Cordemoy :

Au reste, cette matière est si belle & si heureuse, qu'il ne faut que la proposer pour faire naître mille agreeables pensées, & je ne doute point, que tous ceux qui ont plus de genie que moy, ne

trouvent en ce discours mille belles choses, que je n'y ay point mises ; tellement que sans vanter mon Ouvrage, je puis asseurer que plus on aura d'esprit, & plus on aura de plaisir à le lire. (Conclusion de la Préface, p. 16)

L'énonciateur se place en retrait sur deux plans. Il efface tout d'abord la qualité de son *Discours* derrière la beauté et l'intérêt du sujet qu'il examine, auquel il attribue exclusivement la faculté de susciter un plaisir intellectuel. Ensuite, la modestie que le philosophe met en avant se trouve confirmée par la capacité qu'il prête au lecteur intelligent de nourrir l'intérêt de son Ouvrage. Ce qui, inversant le propos, signifie également par une subtilité rhétorique, que tous ceux qui ne trouveront pas d'intérêt à l'Ouvrage de Cordemoy trahiront un manque d'esprit. N'était-ce pas le moyen le plus élégant, tout en prévenant les critiques, de rallier à ses conclusions le plus large public ?